

Le front national crée-t-il une culture politique?

In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°44, octobre-décembre 1994. pp. 39-44.

Abstract

Is the National Front creating a political culture? Pierre Milza.

A mixture of neo-fascism, counter-revolutionary conservatism and national populism, the National Front ideology is too composite to create an original political culture. The strength of Lepénisme comes from the charisma of its leader and the Front's organization as a counter-society.

Citer ce document / Cite this document :

Milza Pierre. Le front national crée-t-il une culture politique?. In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°44, octobre-décembre 1994. pp. 39-44.

doi : 10.3406/xxs.1994.3109

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1994_num_44_1_3109

LE FRONT NATIONAL CRÉE-T-IL UNE CULTURE POLITIQUE?

Pierre Milza

Mélange de néo-fascisme, de conservatisme contre-révolutionnaire et de national-populisme, l'idéologie du Front national est trop composite pour créer une culture politique originale. Par contre, le charisme du chef et l'organisation du Front en contre-société font la force du lepénisme

Vingt-deux ans après sa fondation (octobre 1972), dix ans après sa brusque émergence dans le paysage politique français (11 % des suffrages exprimés aux élections européennes de juin 1984), le Front national apparaît aujourd'hui non plus comme un phénomène passager, très directement, pour ne pas dire exclusivement, relié au problème de l'immigration, mais comme une force politique installée, avec laquelle les grandes formations partisanes doivent compter, tant sur le plan régional que national. De plus, le réveil de l'ultra-droite dans certains Etats européens, l'Allemagne depuis la réunification, l'Italie surtout depuis les élections de mars 1994, indique que ce qui avait pu être considéré jusqu'alors comme l'exception française, une sorte d'accident anachronique, s'inscrivant à contre-courant de l'évolution « normale » des sociétés occidentales, relève en fait d'un

malaise des démocraties, de leurs difficultés à résoudre un certain nombre de problèmes posés par l'avènement de l'ère post-industrielle, et de l'angoisse qui en résulte pour nombre d'individus et de catégories sociales.

Est-ce à dire qu'ainsi pérennisée et à bien des égards légitimée par le succès de ses homologues national-populistes, l'organisation de Jean-Marie Le Pen soit devenue le modèle européen d'une droite dure, contestatrice certes de l'idéologie dominante, mais productrice en même temps d'une culture politique nouvelle qui ne soit pas la simple juxtaposition de celles des courants qui forment la nébuleuse frontiste?

○ L'HÉRITAGE NÉO-FASCISTE

Parce qu'il rassemble des individus et des groupes appartenant à toutes les composantes de l'extrême droite, le Front national constitue un lieu de rencontre entre des cultures politiques très diverses. Toutes sont issues de matrices profondément enracinées dans l'histoire de la droite radicale et concourent à l'édification d'un système de références et d'une liturgie communes, mais toutes n'ont pas le même poids dans le travail de fusion qui est censé transformer ces subcultures

disparates en un tout cohérent, capable de mobiliser et de fidéliser une base militante et une force électorale elles-mêmes composites.

De ses origines néo-fascistes, depuis longtemps répudiées au plan de l'idéologie, du programme politique et des méthodes utilisées en vue de la conquête du pouvoir, le Front national n'a guère conservé que certains aspects formels, au demeurant de moins en moins affichés (ne serait-ce que pour des raisons tactiques). S'y ajoute, chez certains nostalgiques de l'ordre nouveau hitlérien, qui évoluent dans l'orbite de l'organisation lepéniste et qui n'appartiennent pas tous à la génération de la guerre, une admiration non dissimulée pour les totalitarismes italien et allemand, nourrie de thématique révisionniste et négationniste, d'exaltation de la geste héroïque des soldats de la Wehrmacht et de la SS et d'une remise en cause de la division, à leurs yeux «manichéenne», entre vainqueurs et vaincus de 1945.

Certes, depuis qu'il se sent vocation à gouverner la France, Jean-Marie Le Pen se montre généralement prudent dans la façon qu'il a d'évoquer le fascisme et le nazisme. Les temps sont loin où, avec Pierre Durand, il dirigeait une petite maison d'édition assurant la diffusion des *Chants de la révolution allemande*¹. Depuis 1984, la tendance officielle est à la volonté de se démarquer des entreprises nazies et fascistes, quasi universellement associées aux horreurs du génocide, tout en donnant de celles-ci une interprétation lénifiante permettant, sans le dire, de légitimer a posteriori les compagnons de route de l'hitlérisme triomphant. De là les écarts plus ou moins contrôlés du verbe lepéniste sur le «détail» des cham-

bres à gaz² et sur la bénignité des thèses «révisionnistes», coexistant avec l'usage répété de propos antisémites dont l'euphémisation goguenarde ne trompe personne. Cela, pour ne parler que du discours à usage externe produit par le chef charismatique. Au niveau des militants et des sympathisants déclarés, et hors du champ de la télévision, la «retenue» est loin d'être aussi évidente, comme l'a montré Anne Tristan pour Marseille, dans l'ouvrage qu'elle a publié en 1987 après son passage «au front»³.

Néanmoins, en prenant de l'âge et du poids, l'organisation lepéniste s'est de plus en plus éloignée de la culture politique «néo-fasciste» qui avait pu la caractériser au cours de ses dix premières années d'existence. Une culture politique déjà fortement éloignée, comme celle du MSI de Giorgio Almirante, des modèles de l'entre-deux-guerres, privilégiant dans sa référence au fascisme le «fascisme-régime» – restaurateur des hiérarchies et des valeurs traditionnelles – par rapport au «fascisme-mouvement», contestataire de l'ordre établi, plus proche par conséquent du conservatisme musclé, auquel aspiraient également les premiers militants frontistes, que de la «révolution fasciste». Ce qu'il en reste aujourd'hui se situe essentiellement au niveau du rituel, par exemple dans la mise en scène à grand spectacle qui accompagne certains meetings du Front, et notamment, sur fond de lasers et d'embrasement tricolore, le show verbal et gestuel du leader charismatique. Mais l'accompagnement musical a un peu changé, la *Marseillaise*, le cœur des esclaves de *Nabucco* et l'*Hymne à la joie* de Beethoven ayant remplacé les chants militaires et les éclats wagné-

1. Cette entreprise, la Société d'études et de relations publiques (SERP), a été poursuivie en 1965 à la suite de la mise en vente de ce disque qui contenait des discours d'anciens chefs nazis, des hymnes et des marches militaires.

2. Interrogé en septembre 1987, lors d'un «Grand Jury RTL/Le Monde», sur sa position dans le «débat» opposant les historiens du génocide aux représentants de l'«école révisionniste», Jean-Marie Le Pen avait cru bon d'afficher, en parlant de «point de détail» à propos des chambres à gaz, le peu de cas qu'il faisait de cet «épisode» de la deuxième guerre mondiale.

3. Anne Tristan, *Au front*, Paris, Gallimard, 1987.

riens (auxquels on a substitué, il est vrai, le *Carmina Burana* de Karl Orff).

Il reste que d'authentiques néo-fascistes ou néo-nazis, ainsi que de simples nostalgiques de l'ordre nouveau continuent d'évoluer dans la mouvance immédiate de la formation lepéniste, ce qui n'est pas sans poser parfois quelques problèmes aux dirigeants du mouvement. Par exemple, lorsque le directeur de cabinet de Jean-Marie Le Pen, Bruno Racouchot, participe le 20 avril 1991, en compagnie d'un autre dirigeant du FN, Pierre Vial, à une réunion des Amis de Saint-Loup, ancien responsable du journal de la division SS Charlemagne¹.

O TRADITION ET CONTRE-RÉVOLUTION

Si le fascisme au sens propre, aussi bien que ses résurgences contemporaines n'occupent plus aujourd'hui qu'un espace marginal dans la culture politique du Front national, il n'en est pas de même du vichysme, que Jean-Marie Le Pen et ses amis s'efforcent avec une belle constance de réhabiliter, tantôt en usant de l'argument de la «réconciliation des Français»², tantôt en traitant par la dérision le «point de détail» qui condamne rétrospectivement toute collaboration avec le nazisme, tantôt encore en gommant la différence entre ceux qui, par patriotisme, ont choisi la France Libre et ceux qui, pour les mêmes raisons, ont opté pour la Révolution nationale.

C'est bien en effet l'héritage vichyste, avec ses contradictions et ses ambiguïtés, qui transparaît à travers le syncrétisme du corpus idéologique que Jean-Marie Le Pen et ses amis ont peu à peu constitué. Y coexistent le vieux fonds contre-révolutionnaire et traditionaliste, dont se

réclame la fraction intégriste du mouvement, groupée autour de Romain Marie³, et la tradition du national-populisme, incarnée successivement par le bonapartisme, le boulangisme et les Ligues.

À la première de ces deux familles politiques, les dirigeants du Front national empruntent un certain nombre de thèmes qui ont servi en d'autres temps à structurer la doctrine de la Révolution nationale. Le premier est celui de l'ordre politique fondé sur la tradition et sur un «ordre naturel» supposé quasiment immuable et d'où découlent quelques-uns des traits majeurs qui apparentent le discours du dirigeant nationaliste à celui des doctrinaires classiques de la contre-révolution, de Joseph de Maistre à Charles Maurras et à l'Italien Julius Evola: une éthique naturaliste dont les valeurs et les normes dérivent des structures immobiles de la «nature humaine», le rejet d'un égalitarisme qui est supposé contraire à l'ordre du monde, l'idée que la décadence de nos sociétés contemporaines est née du refus d'en observer les hiérarchies et d'obéir aux règles qui fixent l'interaction de l'homme et de la nature, le procès intenté à l'universalisme et à l'abstraction auxquels on oppose l'expérience de l'Histoire, l'enracinement dans la terre des ancêtres et la spécificité ethnique.

Le second thème est celui de l'Etat fort, mais d'un Etat dont le rôle sera réduit à l'exercice des fonctions dites «régaliennes»: défense, maintien de l'ordre, justice, etc., et qui est censé ne pas empiéter sur les droits et les libertés des groupes organiquement constitués. Le Pen rejoint ici Maurras. Comme lui, et comme les ultras de la Restauration, il oppose les libertés «concrètes» à *la* Liberté, réputée abstraite et mensongère, telle que l'ont conçue les

1. Voir *Le Monde* des 3 juillet, 5 août et 7 août 1993.

2. Parlant de Pierre Bousquet, ancien trésorier du Front national, Jean-Marie Le Pen disait en février 1984, lors de son «Heure de vérité» à «Antenne 2»: «M. Bousquet a peut-être eu les responsabilités que vous dites, il a peut-être été un ancien SS, mais moi je suis de ceux qui sont pour la réconciliation des Français».

3. Bernard Antony, dit Romain Marie, a milité à la Fédération des étudiants de Toulouse, puis aux comités Tixier-Vignancour, avant de fonder en 1976 le mensuel *Présent*, devenu depuis quotidien. Il est également à l'origine des comités Chrétienté-Solidarité.

philosophes du 18^e siècle et, après eux, les doctrinaires du libéralisme et du socialisme. «La liberté n'a pas de sens, écrit le leader du Front national en 1985, si c'est une abstraction et non une somme de libertés concrètes : la liberté de choisir son syndicat ou de ne pas en choisir ; la liberté de passer sans contrainte le contrat de travail que l'on veut ; la liberté de jouir de sa propriété sans entraves inutiles ; la liberté surtout de choisir l'école de ses enfants»¹.

Notons que pour des raisons qui tiennent à la fois à l'hétérogénéité de sa clientèle et à son propre éclectisme (ou à sa confusion d'esprit), le discours organiciste du leader du Front national n'est pas exclusif de son contraire, ou du moins de correctifs puissants apportés au principe de la prééminence des «communautés naturelles» (famille, métier, région, groupe religieux). Il exalte en effet volontiers certaines valeurs individuelles, telles que le «désir de profit», l'instinct de propriété, l'inégalité matérielle, qui sont considérées comme constituant les «moteurs de l'économie»² et servent de support à un ultralibéralisme en matière économique et sociale, qui était plus nettement affiché il est vrai il y a une dizaine d'années, au temps du reaganisme triomphant, qu'il ne l'est aujourd'hui.

O UNE DROITE POPULISTE ET PLÉBISCITAIRE

Il est clair que si le Front national n'avait eu à offrir à ses adhérents et sympathisants d'autre culture politique que celle de la contre-révolution, il n'aurait jamais dépassé le stade du groupuscule. Son succès, il le doit essentiellement au fait que son principal dirigeant a su tirer parti du réveil d'un autre courant de la droite

extrême, d'une toute autre ampleur celui-ci, et qui est celui du nationalisme plébiscitaire et autoritaire. Héritier lointain du bonapartisme, ce national-populisme a pris successivement la forme chez nous du boulangisme, de la contestation ligueuse antidreyfusiste, de la poussée extrémiste des années 1920 et 1930, puis du poujadisme, avant de former ce qui constitue, semble-t-il, le noyau dur de l'idéologie lepéniste.

À la différence du courant traditionaliste qui conserve, on l'a vu, des adeptes au sein ou à la périphérie du Front, celle-ci ne répudie pas l'héritage de la Révolution française. Simplement, dans le droit fil d'une tradition qui remonte pour le moins à Barrès, il replace celle-ci dans un continuum historique qui embrasse «4000 ans de culture européenne, vingt siècles de christianisme, quarante rois» et seulement «deux siècles de République»³; autrement dit, il en fait un usage sélectif et ramène la culture républicaine au rang d'avatar tardif du catholicisme et de la monarchie, ne retenant en fin de compte de l'héritage révolutionnaire que ce qui fonde le nationalisme français⁴.

De cette tradition issue à la fois du jacobinisme et du bonapartisme, Le Pen tire une bonne partie des thèmes qui structurent son discours, détournant certains d'entre eux de leur signification originelle et se faisant un drapeau de l'épithète «populiste» qui a été donnée à son mouvement par les représentants de l'«intelligentsia cosmopolite». Se trouvent ainsi stigmatisés le pouvoir de l'«établissement», la «dictature des bavards», la dégénérescence oligarchique et bureaucratique de la démocratie représentative, les «privileges» que se sont arrogés les bénéficiaires des nouvelles «féodalités» (bureaucratie, «énarchie», états-majors syndicaux,

1. Jean-Marie Le Pen, «Pour une vraie révolution française», *National-Hebdo*, 62, 26 septembre 1985.

2. *Droite et démocratie économique. Doctrine économique et sociale du Front national* (1978), 2^e éd. 1984, préface de Jean-Marie Le Pen, supplément à *National-Hebdo*, octobre 1984.

3. Jean-Marie Le Pen, «Pour une vraie révolution française», *National-Hebdo*, 62, 26 septembre 1985, p. 3.

4. Pierre-André Taguieff, «La doctrine du national-populisme en France», *Études*, 364 (1), janvier 1986, p. 29.

etc.). Pour neutraliser ces dernières et pour «rendre la parole au peuple» – comme le demandaient déjà il y a un siècle les Rochefort, Drumont, Morès et autres professionnels du verbe démagogique –, on aura recours à la «démocratie référendaire», en élargissant, par exemple, le champ d'application des consultations populaires à des problèmes tels que l'immigration, la sécurité, l'identité nationale et la famille.

Le culte du chef, porte-parole des humbles et lui même «issu du peuple»¹, se rattache également à une tradition rhétorique antibourgeoise et anti-intellectuelle, inaugurée à la fin du siècle dernier par Drumont et nourrie depuis cette date de thèmes récurrents qui composent la vulgate du national-populisme. De tous ceux que le verbe lepéniste s'attache à enraciner dans les têtes, le plus prégnant, celui qui occupe le centre de la construction idéologique que le Front national offre à sa clientèle potentielle, est celui de la décadence: un thème qui, de Barrès à Drumont et de Drieu la Rochelle à Poujade, en passant par les doctrinaires de la Révolution nationale, constitue depuis plus d'un siècle une pièce essentielle de la culture politique de l'extrême droite hexagonale, en même temps que le ciment qui relie ses deux composantes majeures: le national-populisme issu d'une certaine dérive jacobine et le traditionalisme contre-révolutionnaire.

Reliant à la nostalgie de l'«âge d'or» les obsessions identitaires et les angoisses produites par les bouleversements qui caractérisent les temps de «crise», le mythe du déclin cristallise en effet un certain nombre d'images et de thèmes communs à ces deux subcultures de la droite radicale: la hantise du changement, la phobie de la décomposition et de la dégradation

génétique, la censure des mœurs, l'anti-intellectualisme, etc.². Autant d'éléments qui entrent dans la vulgate diffusée par le leader du Front national et par quelques-uns de ses lieutenants – toute la première partie de l'ouvrage que Bruno Mégret a consacré en 1990 aux «voies de la Renaissance» traite des «instruments du déclin»³ – et qui entretiennent une autre mythologie récurrente: celle du «complot» ourdi par les agents de la désagrégation du tissu national: hier les francs-maçons et les juifs, aujourd'hui l'«oligarchie cosmopolite», le «pouvoir médiatique» et les communautés étrangères «inassimilables».

O DIFFUSION ET LIMITES DU SYNCRÉTISME LEPÉNISTE

La culture politique du Front national constitue donc un ensemble hétérogène où se mêlent des éléments empruntés aux divers courants qui composent en France la famille ultra-droitière. Le phénomène n'est pas absolument nouveau. Déjà, dans la France de l'immédiat avant-guerre, le PSF du colonel de La Rocque avait poussé assez loin la fusion entre la tradition ligueuse, plébiscitaire et antiparlementaire, et celle d'une droite conservatrice, se réclamant plus ou moins des idéaux du catholicisme social. Comme lui, le Front national s'efforce depuis quelques années d'opérer cette fusion du national-populisme et de la tradition, en gommant, aussi bien dans son discours que dans sa praxis, les aspects les plus difficilement conciliables de ces deux cultures politiques, et en évacuant pour l'essentiel ce qui pouvait apparaître comme une résurgence du fascisme.

Ce faisant, l'organisation lepéniste n'a donc pas créé une culture politique fon-

1. «Des hommes comme moi, déclarait Jean-Marie Le Pen à «Antenne 2» en février 1984, ne se penchent pas sur le peuple mais sortent du peuple», cité dans *Minute*, 18-24 février 1984, p. 8.

2. Sur l'enracinement du thème du déclin dans l'extrême droite française, cf. M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Le Seuil, 1990, (coll. «Points Histoire»).

3. Bruno Mégret, *La flamme. Les voies de la Renaissance*, Paris, R. Laffont, 1990.

damentalement nouvelle. L'idéologie que distillent ses dirigeants, les valeurs qui sous-tendent leurs écrits et leurs discours, les modèles et les références dont ils se réclament, sont très classiquement ceux d'une droite radicale réconciliant, comme le premier Vichy avait réussi à le faire, populisme et tradition. La liturgie elle aussi a changé depuis une dizaine d'années, ou plutôt elle s'est diversifiée, faisant la part moins belle aux meetings musclés, et privilégiant au contraire le cortège «bon enfant» (voir la dernière mouture de la commémoration de Jeanne d'Arc) et la fête «conviviale» dite des «bleu-blanc-rouge», clairement conçue par ses inventeurs comme la «contre-fête de *L'Huma*»¹.

Si nouveauté il y a, c'est à ce niveau qu'elle se situe, dans le souci qu'ont eu les dirigeants du Front national de constituer leur organisation en contre-société, à l'image d'un parti communiste dont ils cherchent d'une certaine manière à recueillir l'héritage et à assumer la fonction tribunitienne². Dans cette perspective, la constitution de réseaux de sociabilité et l'instrumentalisation de la «fête» jouent un rôle essentiel, le but étant de forger sinon une idéologie nouvelle, du moins une sensibilité commune réceptive aux thèmes développés par l'état-major du Front, lesquels, nous l'avons vu, ne font que reproduire, en essayant de les rendre conciliables avec la demande de l'électorat frontiste, des idées et des obsessions qui font depuis toujours partie du bagage idéologique de la droite extrême.

Tout le problème est de savoir si cette pénétration par capillarité des idées du Front national est capable de fidéliser durablement un électorat dont les préoccupations immédiates s'inscrivent dans un registre différent de celui des dirigeants de l'organisation lepéniste. S'il est vrai que certaines des idées et des valeurs défendues par ces derniers se sont diffusées depuis quelques années dans l'ensemble de la société française, il est clair qu'en cherchant à se donner un visage respectable, en mettant l'accent sur le retour à l'ordre moral et à la tradition, le Front national a plus de chance de mobiliser la clientèle classique de la droite radicale, déçue par les partis gouvernementaux, que d'élargir son audience auprès de catégories sociales pour lesquelles le vote Le Pen a essentiellement servi à exprimer une attitude contestataire, peu compatible avec l'embourgeoisement du mouvement. Seuls le charisme et le discours «attrape-tout» de son principal leader ont pu empêcher jusqu'à aujourd'hui que n'apparaissent de manière trop flagrante les limites du syncrétisme lepéniste et la difficulté pour son mouvement – comme en d'autres temps pour le fascisme et pour d'autres formes de national-populisme – de constituer en culture politique durable des idées et des passions contradictoires.



1. Michel Collinot, «La Fête des bleu-blanc-rouge (la contre-fête de *L'Huma*)», *Les Dossiers tricolores de National-Hebdo. Le guide du militant*, 1991.

2. Sur cette question, voir G. Birenbaum, *Le Front national en politique*, Paris, Balland, 1992.

Professeur des Universités à l'Institut d'études politiques de Paris, membre du comité de rédaction de *Vingtième siècle*. Revue d'histoire, Pierre Milza a publié *Fascisme français. Passé et présent* (Paris, Flammarion, 1987). Il a traité du Front national dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France* (Paris, Gallimard, 1992) et de l'ultra-droite des années trente dans Michel Winock dir., *Histoire de l'extrême droite en France* (Paris, Le Seuil, 1993).